



Living in Oblivion

Living in Oblivion

É.-U. 1994, 91 min. — Réal.: Tom DiCillo — Int.: Steve Buscemi, Catherine Keener, Dermot Mulroney, Danielle von Zemeck, James LeGros — Prod.: Michael Griffiths, Marcus Viscidi — États-Unis — 1994 — 91 minutes — Dist.: Malofilm.

Dans *Johnny Suede*, le premier long métrage de Tom DiCillo, le personnage incarné par Brad Pitt était par moments sujet à des rêveries dans lesquelles il imaginait un dénouement heureux à une situation de crise dans sa vie réelle. *Living in Oblivion*, récit loufoque du tournage d'un petit film indépendant, poursuit dans cette voie mais de façon encore plus radicale. Ainsi, il ne s'agit plus ici de simples rêveries mais bien de véritables rêves et cette fois, c'est le film tout entier qui se retrouve placé sous le signe de l'oni-risme.

En effet, on constate après coup que *Living in Oblivion* est divisé en trois séquences principales, d'abord le rêve du réalisateur Nick Reve, suivi de celui de Nicole, la vedette féminine de son film, et enfin le tournage réel d'un rêve (beau paradoxe!). Ainsi, le spectateur comprend que ce qui lui a été montré était auparavant passé par le prisme de l'inconscient de certains personnages. Il lui appartient alors de faire la part des choses entre le fantasme et la réalité.

Par exemple, juste avant que Nicole s'assou-pisse, on voit celle-ci au lit avec la vedette masculine Chad Palomino, qui lui signifie alors avec arrogance de ne pas s'attacher à lui. C'est évidemment ce qui explique l'agressivité de l'actrice face à son partenaire, qu'elle dépeint dans son

rêve comme un imbécile insupportable et narcissique. Et comme par hasard, tous deux s'apprêtent à tourner une scène dans laquelle elle doit lui déclarer son amour (une autre excellente trouvaille scénaristique). Pas étonnant que tout dérape. Mais en réalité, Chad est-il à ce point insignifiant et prétentieux? Sans doute, mais à défaut d'un autre point de vue que celui, biaisé, de Nicole, on ne peut en avoir la certitude.

Contrairement à la mise en scène pour le moins incertaine du film en cours de tournage (qui s'intitule également *Living in Oblivion*), celle de Tom DiCillo s'avère sûre et maîtrisée, et le réalisateur peut compter sur une solide équipe d'interprètes. Les trouvailles comiques abondent, notamment dans les dialogues qui sont souvent d'une drôlerie irrésistible. De plus, une musique suave crée un climat d'une belle étrangeté, tandis que le recours astucieux à différentes gammes de noir et blanc, pour distinguer d'une part le rêve de la réalité et d'autre part le film tourné de l'équipe qui le tourne, contribue à dérouter plus sûrement le spectateur.

Toutefois, on se doit de constater l'intérêt inégal des trois parties du film. Ainsi, après une ouverture qui constitue un savoureux morceau de bravoure — le tournage d'un plan séquence chaque fois interrompu par un nouvel ennuï technique — les deux autres segments ne possèdent pas le rythme de cette scène initiale et ont tendance à traîner en longueur. Ainsi, malgré un lot de répliques piquantes, dont plusieurs prennent pour cible le jet set hollywoodien, la séquence avec l'infatué Palomino sent quelque peu le cliché, tandis que la scène finale du tournage du rêve tourne désespérément en rond.

Il n'en demeure pas moins que Tom DiCillo a su, grâce à une utilisation à la fois malicieuse et probante de la dimension onirique, renouveler de façon rafraîchissante le thème du film dans le film, ce qui ravira autant les amateurs de *La Nuit américaine* de Truffaut que ceux du *Charme discret de la bourgeoisie* de Buñuel.

Louis-Paul Rioux

La Promesse

Al./Fr./Sui. 1994, 119 min — Réal.: Margarethe von Trotta — Int.: Corrina Harfouch, Meret Becker, August Zirner, Anian Zollner, Susann Uggé, Jean-Yves Gautier, Hark Bohm, Eva Mactas — Dist.: Alliance.

Les cinéphiles qui fréquentent Margarethe von Trotta connaissent ses thèmes de prédilection. Elle se montre sensible à l'amitié entre femmes, aux incompréhensions conjugales et à l'injustice sociale. Avec *La Promesse*, un drame sentimental s'élabore autour du mur de Berlin. Les relations entre Sophie et Konrad se butent à ce mur de la honte. Ce fameux mur devient comme un personnage intraitable qui s'amuserait à contrarier l'attirance de nos deux amants. Ici l'injustice sociale pointe du doigt un régime communiste au visage inhumain avec sa police omniprésente, ses délations à l'intérieur même des familles, ses calculs à base de chantages. Sans oublier les déplacements étroitement surveillés. Le regard de la réalisatrice allemande laisse entendre que le communisme russe n'a été que la caricature d'un socialisme digne de ce nom. Le recul aidant, cette dénonciation peut sembler par trop facile. Voilà pourquoi elle fera avouer par la bouche de Konrad que plusieurs croyaient participer à l'avènement d'un monde nouveau. Margarethe von Trotta n'a pas inventé le bouton à quatre trous de l'histoire du cinéma, mais elle sait fort bien le coudre. Elle nous offre une sorte de triptyque qui se partage trois tranches de vie dans l'itinéraire de Sophie et de Konrad. L'action prendra place avant, pendant et après le mur. Dans la première partie, Sophie passera à l'Ouest par égout interposé tandis que Konrad sera arrêté dans l'Est. La deuxième partie surprendra nos deux tourtereaux à Prague à l'occasion d'un congrès scientifique. Le fruit de cette rencontre s'appellera Alexandre. L'invasion de Prague par les Soviétiques en 68 fera basculer le film dans une

Séquences

troisième partie où les relations deviendront de plus en plus difficiles.

Malgré une construction très soignée, *La Promesse* ne semble pas tenir ses promesses. On a l'impression d'assister à un feuilleton qui a les moyens de sortir des quatre murs de la maison pour nous faire voir du pays. La grande déception vient du fait que cette belle histoire n'arrive pas à nous toucher. À l'exception de l'ouverture du mur qui ne pouvait pas ne pas susciter un émoi certain, tout n'est que froideur à la remorque d'émotions séchées. À trop vouloir bien construire, on en oublie parfois les boiseries chaudes.

Janick Beaulieu

Total Eclipse

É.-U. 1995, 110 min. — Réal.: Agnieszka Holland — Int.: Leonardo DiCaprio, David Thewlis, Romane Bohringer, Dominique Blanc — Dist.: Alliance.

Peu importe si dans *Total Eclipse*, Verlaine et Rimbaud s'expriment en anglais. Peu importe si leurs accents (ainsi que ceux de leur femme, mère, sœur — et des autres poètes qu'ils côtoient dans une scène) s'entrechoquent. Faut-il être cinéphile averti pour comprendre que le titre annonçait déjà la couleur? Que les acteurs choisis ont tous un «background» différent? Et que finalement, l'amour et la poésie n'ont pas besoin de langue, encore moins d'accent?

Le récit que nous propose Agnieszka Holland s'attache à un seul aspect de la vie de Rimbaud (sa relation mouvementée avec Verlaine), se basant dans l'ensemble sur un scénario de

Christopher Hampton (d'après sa propre pièce). En fait, je m'attendais à ce que la cinéaste passe sous silence les dernières années de Rimbaud en Afrique. Il n'était vraiment pas nécessaire d'aller tourner à Djibouti une ou deux scènes qu'un commentaire off (destiné aux non-rimbaldiens) aurait pu tout aussi bien décrire.

En s'attachant uniquement à la relation homosexuelle des deux poètes et en se laissant porter par un récit puissamment écrit et imagé, on peut aisément être séduit par ce film qui combine une interprétation de grande classe et des images d'une très subtile beauté.

Leonardo DiCaprio (*What's Eating Gilbert Grape*, *The Basketball Diaries*, *The Quick and the Dead*) campe un Rimbaud iconoclaste et obscène qui, tout en écrivant «Le Dormeur du val», s'attaque aux hypocrisies, assène quelques vérités toutes crues (les siennes) à une société littéraire en quête de définition, provoque quelques belles bagarres ou urine sur des écrits qu'il trouve atroces. DiCaprio multiplie les grimaces désinvoltes, les gestes aigus, les poses aguichantes. Que celles et ceux qui soutiennent qu'il en met parfois trop viennent me prouver que le jeune Arthur était différent. Car on connaît peu de choses sur les déplacements de Rimbaud à cette époque, encore moins sur sa façon de se conduire en public. De son côté, David Thewlis (*Naked*) est un Verlaine tourmenté, déchiré entre le conformisme que lui impose sa belle-famille et l'anarchie voletante et outrancière de son jeune amant.

Quant à la photographie (signée Yorgos Arvanitis), elle ajoute à la subtilité narrative, renforçant par des accords subits les soubresauts de ces âmes en quête d'infini. Certains plans sur DiCaprio font penser à James Dean (qui avait d'ailleurs été pressenti un jour pour camper Rimbaud). Étrange retournement des choses: c'est à DiCaprio qu'on songe actuellement pour interpréter James Dean dans le film, longtemps reporté, qui lui sera un jour consacré.

Total Eclipse ne donne pas d'explication plausible au comportement intempestif de Verlaine vis-à-vis de sa femme qu'il dit aimer, ni aux agissements monstrueusement démesurés de Rimbaud. Les sursauts du cœur et de l'esprit sont ici insondables, et n'auront donc de résonance que pour ceux et celles qui voudront, à leur manière, les analyser pour mieux les comprendre. Que les autres se contentent seulement

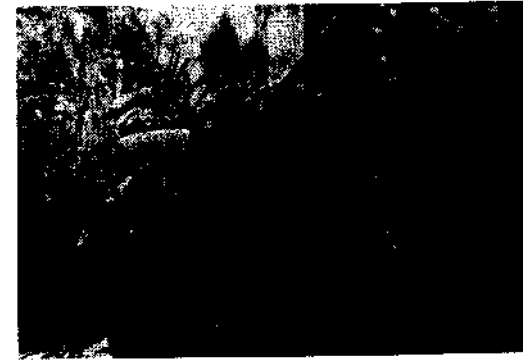
de ressentir la plainte d'un jeune poète dont on réduirait en poussière le souvenir, si on le traitait banalement d'anticonformiste.

Maurice Elia

GoldenEye

G.-B. 1995, 130 min. — Réal.: Martin Campbell — Int.: Pierce Brosnan, Sean Bean, Izabella Scorupco, Famke Janssen, Joe Don Baker, Tcheke Karyo — Dist.: MGM/UA.

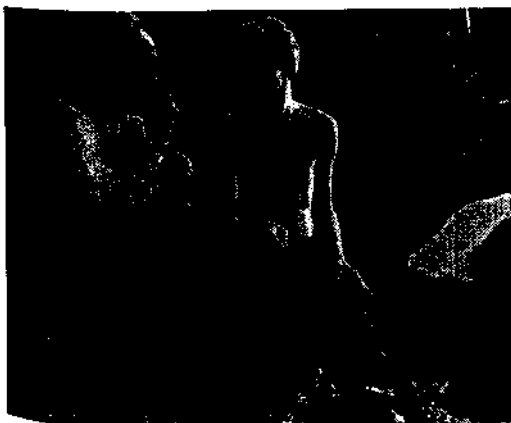
Le film de James Bond que je préfère n'est pas celui qui fait généralement l'unanimité, soit *Goldfinger*. Non, il s'agit plutôt de *On Her Majesty's Secret Service*, réalisé par Peter Hunt en 1969. Après cinq films avec Sean Connery, ce film avait la lourde tâche de présenter un



Famke Janssen et Pierce Brosnan

nouvel acteur, George Lazenby, dans le rôle du célèbre agent 007. Le même défi sera soulevé avec plus ou moins de succès dans *Live and Let Die* avec Roger Moore, dans *The Living Daylights* avec Timothy Dalton et dans le dernier cru, *Goldeneye* avec Pierce Brosnan.

Dans *On Her Majesty's Secret Service*, on a pris le temps de bien présenter le personnage en lui donnant une dimension nouvelle, en le rendant plus humain, en précisant mieux son rôle d'agent secret, en lui concoctant une mission complexe, mais surtout, en lui faisant connaître l'amour véritable en la personne de Tracy (superbe Diana Rigg), une femme de tête qu'il allait marier et perdre dans la même foulée, à cause de son métier et de ce qu'il représente. Le film démarrait sur les chapeaux de roues avec une scène mouvementée, mais pas trop, juste assez pour surprendre par son ton mystérieux et mélancolique. Plus tard, les morceaux de bravoure et les cascades spectaculaires rivaliseraient les



David Thewlis et Leonardo DiCaprio